

L'eau de Pâques

Rollande Boivin

Numéro 50, automne 1998

Témoins d'une terre vivante

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5508ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, R. (1998). L'eau de Pâques. *Brèves littéraires*, (50), 45–49.

ROLLANDE BOIVIN

L'eau de Pâques

Agrippée à sa taille, j'avalais le vent. Sur sa moto, il me conduisait au ruisseau Mistouk, au lac Brun ou à un barrage de castors. Je lui offrais des raisins d'ours et le couvrais de roses kalmias. Alors, il levait vers moi ses yeux sombres bordés de cils trop longs et proclamait : « T'es belle Carabosse ! ».

Tout un été ! Il sifflait comme la mésange et j'accourais. Il me tendait ses mains pleines et laissait tomber dans les miennes, du sable. Parfois c'était un coquillage ou des champignons. « Pour que Carabosse les transforme en prince ! » disait-il avec son sourire mi-figue, mi-tendre.

À l'automne, mon ami-mésange s'était tu. J'avais beau le nourrir de mes histoires et de mon rire, il ne m'entendait plus. Ne me voyait plus. Ses mains vides évoquaient d'autres coquillages, des sables plus chauds, un autre pays ! Mes mains, vides des fruits et des fleurs de la savane, s'ennuyaient. Dans le vent, nous n'allions nulle part. Il avait vendu sa moto.

Il rêvait d'Afrique. Il est parti. Avec mon coeur de sorcière, j'ai envoyé un message aux Africains : « Puis-

que mes savanes à moi ne lui suffisent pas, gardez-le ! Aidez-le s'il-vous-plaît ! Et dites-lui que je l'aime là où il est heureux même près de vous et loin de moi ».

Cela a duré neuf mois. Comme une grossesse !

Il est revenu hier et m'a téléphoné :

— Carabosse ! Ça va ? Je vais au Mistouk demain. À l'aube. Tu veux venir ?

— À l'aube ?

— C'est une vieille coutume. L'eau de Pâques, on la puise avant le lever du soleil.

— Tu as une moto ?

Un dernier croissant de lune traîne encore dans le matin. La mésange chante. Sur sa nouvelle moto ! J'enfile mes bottes, ma veste en cuir, un sac à dos et je sors.

Nous filons dans la bruine d'avril. Les épinettes ont l'air de vieilles filles grincheuses qui se penchent les unes sur les autres en chuchotant des médisances. Quatre chemins nous ouvrent les bras. Un seul suffit pour nous rendre au ruisseau. Quelques pierres dérapent sur notre passage puis c'est la terre moelleuse. Félix freine brusquement près d'un bosquet de bouleaux. Je descends et lui demande :

— Tu sais ce que cela veut dire « Mistouk » ?

— Non, Carabosse.

— C'est en langue montagnaise et cela signifie : « Là où les bouleaux se regardent dans l'eau ».

— Moi, je vois une sorcière dans l'eau.

J'enlace un tronc d'arbre, me courbe vers le ruisseau. Dans l'eau ma chevelure devient feuillage de bouleau. Félix lève une main vers les bourgeons, effleure mes seins au passage et dit : « T'es belle Carabosse ! » Puis il retourne vers le ruisseau comme s'il devait en vérifier le cours. Et y puiser de l'eau ? Même pas. Félix se déchausse. Je l'imité. Je marche derrière lui. Dans la terre imprégnable, nous marquons notre territoire. La boue gicle entre nos orteils. Froide. Lavage de pieds dans le Mistouk et courses pour attraper le soleil. Sauts dans l'herbe. Poursuites de chèvre et de bouc. Jusqu'à cet endroit au bas du talus où nous nous écrasons, essoufflés, rieurs et un peu confus.

Nous ne parlons pas, évitant même de nous regarder. Soudain, il s'éloigne. À plus de dix mètres de moi, il s'agenouille, creuse la terre, prend un trille et d'autres plantes. M'oublie comme un vulgaire pissenlit.

Je retourne au bord du ruisseau et me laisse choir au pied du bouleau. J'enlace le tronc, me penche pour revoir, entre les branches, le reflet de ma chevelure. Sans visage. Alors j'y plonge ma tête et la retire en

m'ébrouant. Une mésange chante et dit : « T'es belle Carabosse dans l'eau de Pâques ! » Félix marche vers moi. Subjuguée par les traces pourpres sur ses mains, je ne prends pas la fleur qu'il me tend. Étonné, il dépose la sanguinaire sur le sol. Dans ses mains, j'enfouis mon visage, guide ses doigts sur mon front, mon nez, mes pommettes. Il poursuit le mouvement, redessine le menton, souligne les lèvres. Il s'arrête. M'embrasse avec fougue. Je me penche vers la fleur abandonnée à nos pieds et casse un morceau de son tubercule. Sur le visage de Félix, je trace des diagonales rouges. Il retire sa veste. Je dessine un tronc d'arbre sur son torse. Des branches courent sur ses épaules et le feuillage s'étale sur ses bras. Lorsque je touche sa main, il me reprend la racine de sanguinaire. Il commence une ligne sous le menton et s'immobilise au premier bouton de ma chemise. Je la détache. La retire. Il transforme mes seins en tournesols, étale deux feuilles sur les côtes. La sanguine glisse sur mon ventre et lui échappe des mains. Nos vêtements tombent comme cocons. Nous sommes rouges et vacillons. Nos pieds et nos bras hersent la terre. Sous mon mont de Vénus, un sillon s'ouvre. Un arbre s'y enracine et fleurit. Dans le feuillage, la mésange chante : « T'es belle Carabosse dans ton eau de Pâques ! » Je frissonne dans le frileux soleil d'avril. L'arbre m'enveloppe. La mésange revient encore et retire avec son bec les brindilles collées sur mon dos. Et Félix murmure enfin à mon oreille : « Je t'aime. Je t'aime Catherine. »

Il a chanté tout l'été puis est reparti. En Nouvelle-Zélande.

